3e Année. — N° 19

5 Octobre 1897

Le PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

Les bureaux du « Progrès spirite » sont ouverts tous les jours, de 10 heures à midi et de deux à 6 heures, dimanches et fêtes exceptés. Notre Rédacteur en chef y reçoit les lundi, mercredi et vendredi, de 3 à 6 heures.

Caisse de secours du « Progrès Spirite »

—

Nous avions en caisse, au 20 août . . .	61 fr.
Depuis, nous avons reçu de Madame la baronne de Watteville . . .	50
Total.	111
Nous avons distribué	30
En caisse à ce jour.	81 fr.

PENSÉES D'AUTOMNE

Les arbres commencent à jaunir; certains feuillages prennent des teintes rouges, d'autres des teintes bronzées qui nous annoncent la chute prochaine des feuilles. C'est l'automne. Le soleil ne sera plus aussi resplendissant et aussi chaud ; les vents et les pluies se disputeront le royaume de l'air, et les pâles fleurs qui nous restent, dernier sourire de la Nature, ne nous feront pas oublier la floraison multicolore merveilleuse que nous admirions naguère. Les roses d'été suivent dans la tombe les œillets et les lys, qui y suivaient eux-mêmes les tulipes et les pensées printanières, précédées des violettes, des aubépines et des lilas.

Ainsi tout meurt pour renaître un jour, et le spectacle de la Nature ne peut que nous fortifier dans nos convictions spirites.

Mais vous, petits oiseaux, hôtes aimables de nos jardins et de nos bois, qu'allez-vous devenir, ou, plutôt, qu'êtes-vous déjà devenus? On ne vous voit plus sautiller gaîment de branche en branche, ouvrir votre aile au vent ou aborder, joyeux, le nid de vos amours. Vous avez fui vers ces contrées plus douces où le soleil brille encore, où vous n'aurez pas à redouter nos frimas. Que ne pouviez-vous, dès lors, emporter nos âmes sur vos ailes, loin, bien loin des déceptions et des amertumes de la vie, là-bas, là-bas, vers l'horizon pur, à la cime de ces pittoresques montagnes où la lavande et le thym exhalent leurs pénétrants aromes, et jusque vers cette voûte azurée que semble frôler l'hirondelle et où nos rêves vont chercher Dieu !

* * *

C'est l'automne. Et, pour plusieurs d'entre nous, c'est aussi l'automne de la vie. Le soleil des passions s'est attiédi, la raison est devenue plus claire, plus calme et plus profonde; le cœur s'est élargi, embrassant toute l'humanité de sa plus sublime étreinte. Les joies et les rêves de la jeunesse n'ont laissé dans l'âme qu'une trace brillante et légère à laquelle nous sourions encore, mais qui ne tient plus nos regards enchaînés. O papillons dorés, douces chimères depuis longtemps envolées, vous ne peuplez plus le ciel bleu de nos songes, mais la réalité nous dédommage des illusions perdues par des conquêtes immortelles. Nous savons, nous espérons et nous croyons.

Nous croyons en une justice éternelle, qui ne saurait protéger les méchants et encourager le vice : nous avons confiance en elle, et quand nous lui montrons les blessures de nos cœurs, nous savons qu'elle nous donnera la force de résister aux épreuves de ce monde.

Nous croyons en la protection de nos Guides vénérés, ces Intelligences supérieures qui veillent sur nous, prêtes à nous relever si nous défaillons, à soutenir notre courage et à réveiller notre espérance.

Nous croyons d'ailleurs qu'après l'hiver de la vie, quand notre âme aura franchi, par de nombreuses existences successives, toutes les étapes du progrès en ce monde, nous nous élèverons, esprits meilleurs, vers

d'autres globes habités. Là, d'autres fleurs plus suaves et plus belles nous diront d'aimer ; des oiseaux aux formes plus variées, aux plumages plus étincelants, parcourront l'espace devant nos yeux charmés, ou chanteront leurs douces cantilènes sur des arbres toujours verts, aux rameaux caressants, aux feuillages animés. Dans ces régions bénies, la flore et la faune nous fourniront des espèces plus riches et plus nombreuses ; l'air y sera plus pur, la vie plus facile, la solidarité vraiment établie entre tous les hommes. L'intelligence y brillera davantage dans les créations inférieures à l'humanité. Partout y éclatera, d'un bout à l'autre de l'échelle de la création, cette harmonie des formes et des couleurs, des sensations et même des sentiments, qui révélera à l'homme, dans toute sa splendeur, la souveraine puissance du Créateur unie à son infinie bonté.

* * *

Et c'est alors que nous serons dédommagés des peines éprouvées sur notre globe terrestre, et que nous prierons plus que jamais pour tous ceux qui firent le mal ici-bas, leur souhaitant de retrouver le calme de la conscience et la paix du cœur dans une vie mieux remplie, conforme aux divins préceptes qui, depuis Jésus, ont rayonné plus vivaces sur cette terre de douleurs.

Et nous-mêmes, qui vivrons heureux alors, sentant planer sur nous la paternelle sollicitude de Dieu, nous nous dépouillerons peu à peu de nos dernières imperfections, des taches encore imprimées à notre périsprit par notre douloureux passé, et nous deviendrons dignes, un jour, d'entrer dans la sphère où les Esprits purs, délivrés à jamais de l'obsession de la matière, étendent leur bienfaisante influence sur l'infini de l'espace et l'universalité des mondes, sous la direction de la Divinité.

A. Laurent de Faget.

LES OUVRIERS DE LA DERNIÈRE HEURE

1. Le royaume des cieux est semblable à un père de famille, qui sortit dès le grand matin, afin de louer des ouvriers pour travailler à sa vigne; — étant convenu avec les ouvriers qu'ils auraient un denier pour leur journée, il les envoya à la vigne. — Il sortit encore sur la troisième heure du jour, et en ayant vu d'autres qui se tenaient dans la place sans rien faire, — il leur dit: Allez-vous-en aussi, vous autres, à ma vigne, et je vous donnerai ce qui sera raisonnable ; et ils s'en allèrent. Il sortit encore sur la sixième et sur la neuvième heure du jour, et fit la même chose. — Et étant sorti sur la onzième heure, il en trouva d'autres qui étaient là sans rien faire, auxquels il dit : Pourquoi demeurez-vous là tout le long du jour sans travailler ? — C'est, lui dirent-ils, que personne ne nous a loués, et il leur dit : Allez-vous-en aussi, vous autres, à ma vigne.

Le soir étant venu, le maître de la vigne dit à celui qui avait le soin de ses affaires: Appelez les ouvriers, et payez-les, en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers. — Ceux donc qui n'étaient venus à la vigne que vers la onzième heure s'étant approchés, reçurent chacun un denier. — Ceux qui avaient été loués les premiers venant à leur tour, crurent qu'on leur donnerait davantage, mais ils ne reçurent non plus qu'un denier chacun ; — et en le recevant ils murmuraient contre le père de famille, — en disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure et vous les rendez égaux à nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur.

Mais pour réponse il dit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort ; n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier pour votre journée ? Prenez ce qui vous appartient, et vous en allez ; pour moi, je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. — Ne m'est-il donc pas permis de faire ce que je veux ? et votre œil est-il mauvais, parce que je suis bon ?

Ainsi, *les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers, parce qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.* (Saint Matthieu, ch. XX, v. de 1 à 16. Voir aussi : Parabole du festin de noces, ch. XVIII, n° 1.)

INSTRUCTIONS DES ESPRITS

Les derniers seront les premiers

2. L'ouvrier de la dernière heure a droit au salaire, mais il faut que sa bonne volonté l'ait tenu à la disposition du maître qui devait l'employer, et que ce retard ne soit pas le fruit de sa paresse ou de sa mauvaise volonté. Il a droit au salaire, parce que, depuis l'aube, il attendait impatiemment celui qui, enfin, l'appellerait à l'œuvre; il était laborieux, l'ouvrage seul lui manquait.

Mais s'il avait refusé l'ouvrage à chaque heure du jour; s'il avait dit: Prenons patience, le repos m'est doux; quand la dernière heure sonnera, il sera temps de penser au salaire de la journée. Qu'ai-je besoin de me déranger pour un maître que je ne connais pas, que je n'aime pas! Le plus tard sera le mieux. Celui-là, mes amis,

n'eût pas trouvé le salaire de l'ouvrier, mais celui de la paresse.

Que sera-ce donc de celui qui, au lieu de rester simplement dans l'inaction, aura employé les heures destinées au travail du jour à commettre des actes coupables ; qui aura blasphémé Dieu, versé le sang de ses frères, jeté le trouble dans les familles, ruiné les hommes confiants, abusé de l'innocence, qui se sera enfin vautré dans toutes les ignominies de l'humanité ; que sera-ce donc de celui-là ? Lui suffira-t-il de dire à la dernière heure : Seigneur, j'ai mal employé mon temps ; prenez-moi jusqu'à la fin du jour, que je fasse un peu, bien peu de ma tâche, et donnez-moi le salaire de l'ouvrier de bonne volonté ? Non, non ; le maître lui dira : Je n'ai point d'ouvrage pour toi quant à présent ; tu as gaspillé ton temps ; tu as oublié ce que tu avais appris, tu ne sais plus travailler à ma vigne. Recommence donc à apprendre, et lorsque tu seras mieux disposé, tu viendras vers moi, je t'ouvrirai mon vaste champ, et tu pourras y travailler à toute heure du jour.

Bons spirites, mes bien-aimés, vous êtes tous des ouvriers de la dernière heure. Bien orgueilleux serait celui qui dirait : J'ai commencé l'œuvre à l'aurore et ne la terminerai qu'au déclin du jour. Tous vous êtes venus quand vous avez été appelés, un peu plus tôt, un peu plus tard, pour l'incarnation dont vous portez la chaîne ; mais depuis combien de siècles entassés le maître ne vous a-t-il pas appelés à sa vigne sans que vous ayez voulu y entrer ! Vous voilà au moment de toucher le salaire ; employez bien cette heure qui vous reste, et n'oubliez jamais que votre existence, si longue qu'elle vous paraisse, n'est qu'un moment bien fugitif dans l'immensité des temps qui forment pour vous l'éternité.

(CONSTANTIN, ESPRIT PROTECTEUR. Bordeaux, 1863.)

(à suivre) ALLAN KARDEC.

(Extrait de son ouvrage : *L'Evangile selon le Spiritisme.*)

L'ÉPINETTE D'HENRY III

(Suite) (*)

—

Ces faits avaient été rapportés dans la séance de la Société du 19 janvier 1866, à laquelle assistait M Bach. M. Morin, membre de la Société, médium somnambule très lucide, et qui, dans son sommeil magnétique, voit parfaitement les Esprits et s'entretient avec eux, assistait à cette séance en état de somnambulisme. Pendant la première partie de la séance, consacrée à des lectures diverses, à la correspondance et au récit des faits, M. Morin, dont on ne s'occupait pas, paraissait en conversation mentale avec des êtres invisibles ; il leur souriait, échangeait avec eux des poignées de main. Lorsque vint son tour de parler, on lui demanda de désigner les Esprits qu'il voyait et de les prier de nous transmettre, par son intermédiaire, ce qu'ils voudraient nous dire pour notre instruction. Il ne lui fut pas adressé une seule question directe. Nous ne mentionnons sommairement que quelques-uns des faits qui se sont passés, pour donner une idée de la physionomie de la séance, et pour en venir au sujet principal qui nous occupe ici.

Vous les nommer tous, dit-il, serait chose impossible, car le nombre en est trop grand ; il y en a d'ailleurs beaucoup que vous ne connaissez pas, et qui viennent pour s'instruire. La plupart voudraient parler, mais ils cèdent la place à ceux qui ont, pour le moment, des choses plus importantes à dire.

Il y a d'abord ici, à côté de nous, notre ancien collègue, le dernier parti pour le monde des Esprits, M. Didier, qui ne manque pas une de nos séances, et que je vois exactement comme de son vivant, avec la même physionomie ; on dirait qu'il est là avec son corps matériel ; seulement il ne tousse plus. Il me fait part de ses impressions, de son opinion sur les choses actuelles, et me charge de vous transmettre ses paroles.

Vint ensuite un jeune homme tout récemment suicidé dans des circonstances exceptionnelles et dont il décrivit la situation, qui présente une phase en quelque sorte nouvelle de l'état de certains suicidés, après la mort, en raison des causes déterminantes du suicide et de la nature de leurs pensées.

Puis vint M. B..., fervent spirite, mort depuis quelques jours à la suite d'une opération chirurgicale, et qui avait puisé dans sa croyance et dans la prière la force de supporter courageusement et avec résignation ses longues souffrances. « Quelle reconnaissance, dit-il, ne dois-je pas au spiritisme ! sans lui, j'aurais certainement mis fin à mes tortures, et je serais comme ce malheureux jeune homme que vous venez de voir. La pensée du suicide m'est venue plus d'une fois ; mais, chaque fois, je l'ai repoussée ; sans cela, que mon sort serait triste ! Aujourd'hui je suis heureux, oh !

(*) Voir notre numéro du 20 septembre.

bien heureux, et je remercie nos frères qui m'ont assisté de leurs prières pleines de charité. Ah ! si l'on savait quelles douces et salutaires effluves la prière du cœur verse sur les souffrances !

« Mais où donc me conduit-on ? continue le somnambule ; dans un misérable logement ! Il y a là un homme jeune encore qui se meurt de la poitrine.... le dénûment est complet ; rien pour se chauffer, rien pour se nourrir ! Sa femme, épuisée par la fatigue et les privations, ne peut plus travailler... Ah ! dernière et triste ressource ! elle n'a plus de cheveux... elle les a coupés et vendus pour avoir quelques sous !.. Combien de jours cela les fera-t-il vivre ?.... C'est affreux ! »

Sur la demande qui lui est faite s'il peut indiquer le domicile de ces pauvres gens, il dit : « Attendez ! » Puis il semble écouter ce qu'on lui dit ; il prend un crayon et écrit un nom avec indication de la rue et du numéro. Vérification en ayant été faite dès le lendemain matin, tout fut trouvé parfaitement exact.

Remis de son émotion, et son Esprit revenu au lieu de la séance, il parla encore de plusieurs autres personnes et de diverses choses qui furent pour nos guides spirituels le sujet d'instructions d'une haute portée, et que nous aurons occasion de rapporter une autre fois.

Tout à coup il s'écrie : « Mais il y a ici des Esprits de toutes sortes ! Il y en a qui ont été princes, rois ! En voici un qui s'avance ! il a la figure longue et blême, une barbiche pointue, une espèce de bonnet surmonté d'une flammèche. Il me dit de vous dire :

« Le parchemin dont vous avez parlé et que vous avez sous les yeux a bien été écrit de ma propre main, mais je vous dois à ce sujet une explication.

« De mon temps on n'écrivait pas avec autant de facilité qu'aujourd'hui, surtout les hommes dans ma position. Les matériaux étaient moins commodes et moins perfectionnés ; l'écriture était plus lente, plus grosse, plus lourde ; aussi reflétait-elle mieux les impressions de l'âme. Je n'étais pas, vous le savez, d'une humeur égale, et, selon que j'étais en bonne ou mauvaise disposition, mon écriture changeait de caractère. C'est ce qui explique la différence que l'on remarque dans les manuscrits qui restent de moi. Quand j'ai écrit ce parchemin pour mon musicien en lui envoyant l'épinette, j'étais dans un de mes moments de satisfaction. Si vous recherchez dans mes manuscrits ceux dont l'écriture ressemble à celle-ci, vous reconnaîtrez, par le sujet qu'ils traitent, que je devais être dans un de ces bons moments, et vous aurez là une autre preuve d'identité. »

A l'occasion de la découverte de cet écrit, dont le *Grand Journal* a parlé dans son numéro du 14 janvier, le même journal contient, dans celui du 21 janvier, l'article suivant :

« Coulons à fond la question de correspondance, en mentionnant la lettre de madame la comtesse de Martino, relative à l'épinette de M. Bach. Madame la comtesse de Martino est persuadée que le correspondant surnaturel de M. Bach est un imposteur, attendu qu'il devrait signer *Baldazzarini* et non *Baltazarini*, ce qui est de l'italien de cuisine. »

Nous ferons remarquer d'abord que cette chicane à propos de l'orthographe d'un nom propre est passablement puérile, et que l'épithète d'*imposteur*, à défaut du correspondant invisible, auquel madame la comtesse ne croit pas, retombe sur un homme honorable, ce qui n'est pas de fort bon goût. En second lieu, Baldazzarini, simple musicien, espèce de troubadour, pouvait bien ne pas posséder la langue italienne dans sa pureté, à une époque où l'on ne se piquait pas d'instruction. Contesterait-on l'identité d'un Français qui écrirait en français de cuisine, et n'en voit-on pas qui ne savent pas écrire correctement leur propre nom ? Baldazzarini, par son origine, ne devait pas être beaucoup au-dessus de la cuisine. Mais cette critique tombe devant un fait, c'est que les Français, peu familiarisés avec les nuances de l'orthographe italienne, en entendant prononcer ce nom, l'écrivent naturellement à la française. Le roi Henri III lui-même, dans le quatrain retrouvé et cité plus haut, l'écrit simplement Baltasarini, et cependant il n'était pas un cuisinier. Ainsi en a-t-il été de ceux qui ont adressé au *Grand Journal* le récit du fait en question. Quant au musicien, dans les diverses communications qu'il a dictées à M. Bach et dont nous avons plusieurs originaux entre les mains, il a signé *Baldazzarini* et quelquefois *Baldazzarini*, ainsi qu'on peut s'en convaincre ; la faute n'en est donc point à lui, mais à ceux qui, par ignorance, ont francisé son nom, et à nous tout le premier.

Il est vraiment curieux de voir les puérilités auxquelles s'attachent les adversaires du spiritisme, preuve évidente de la pénurie de bonnes raisons.

ALLAN KARDEC.

(*Revue spirite* de février 1866)

LES CULTES EXOTIQUES

Naguère on avait émis l'idée d'un Congrès des religions, ce qui était peut-être une conception singulière, car le principe fondamental de tout culte est de se croire le seul dépositaire de la vérité ; mais si aucune suite n'est donnée à ce projet, il n'apparaît pas moins avec évidence que la facilité des communications entre les diverses parties du monde montre aux différents peuples les cérémonies et les croyances des nations lointaines dont ils n'avaient aucune notion pendant les siècles antérieurs.

C'est ainsi qu'il vient de se passer, à Paris, au Musée Guimet, un office en l'honneur de Bouddha, tel qu'il se pratique à l'île de Ceylan.

Les assistants assez nombreux n'attachaient naturellement à ce spectacle qu'un intérêt de curiosité, et ils n'avaient nullement l'intention de se convertir au bouddhisme.

C'était, d'ailleurs, une réunion privée, faite par invitations personnelles, car aucun culte ne peut être exercé publiquement en France sans l'autorisation du gouvernement...................................... ....

D'après la loi bouddhiste, chaque fidèle doit, avant de se rendre au temple, faire ses ablutions dans de l'eau parfumée au safran.

On tient dans sa main nue des fleurs dépouillées de feuilles qu'il n'est pas permis de sentir, leur parfum étant réservé à l'idole seule.

Enfin on doit être à jeun de tout alcool, et, comme disposition morale, ne posséder que des sentiments de bonté et d'amour pour tous les êtres vivants.

Le culte de Bouddha, en effet, implique une grande compassion pour les animaux. La pitié pour tout ce qui souffre en est une des premières conditions.

Il se distingue du brahmisme par son appel aux pauvres et humbles. Dans ces Indes, où la population est divisée en castes si impitoyablement fermées les unes aux autres, Bouddha trouva ses prosélytes les plus fervents dans les rangs inférieurs du peuple.

Si on peut appliquer des mots et des idées modernes à un culte qui remonte à plus de deux mille cinq cents ans, on dira que son œuvre fut démocratique et égalitaire, se montrant aux masses sous la forme tangible de cérémonies. mais se plaçant, pour les hommes éclairés, sur le terrain de la morale et de la philosophie pures.

Ainsi Bouddha ne laissa d'autels que pour les esprits simples. Aux autres, il conseille uniquement d'élever leurs âmes vers le bien.

***

Le culte bouddhiste consiste à placer sur l'autel des fleurs, considérées comme emblèmes de la pureté. On y met des lumières pour symboliser la science qui éclaire.

Il n'y a pas de prières écrites, ni déterminées. Chacun doit s'inspirer des sentiments nobles, généreux ; chacun doit vivre vertueusement et chercher à atteindre la perfection éternelle.

Il n'existe pas, à proprement parler, de prêtres. Tous les hommes sont égaux pour aspirer à l'idéal.

La philosophie bouddhiste ne croit pas, comme l'antiquité païenne, à de nombreux dieux ; ni comme les musulmans à un Dieu unique, dont Mahomet était le prophète ; ni au néant comme les nihilistes. Elle est purement et vaguement spiritualiste.

A la cérémonie du Musée Guimet, on a dit à haute voix les paroles suivantes : « Paix à moi, paix à mes parents, paix à mes amis, paix à la France, paix à l'Europe, à l'Amérique, à l'Asie, à tout ce qui est sur la terre ; aux êtres célestes qui protègent le monde ; aux êtres mauvais pour qu'ils se convertissent et cessent de produire des actes mauvais. »

Puis, on a déroulé une petite corde en soie couleur safran, dont les assistants se sont emparés, se reliant ainsi entre eux, en symbole d'union. Ils se la sont partagée ensuite et s'en sont fait des bracelets.

Tout cela était curieux pour des Européens de la fin du dix-neuvième siècle, et surtout pour des Français qui, jadis, étaient peu voyageurs.

***

Paris renferme, dans une rue solitaire du voisinage du Panthéon, une église consacrée à un culte né bien loin des Indes, dans un autre hémisphère et sous un autre ciel.

C'est un temple, qui s'intitule « la Nouvelle Jérusalem », où se réunissent les rares disciples de Swedenborg, le célèbre apôtre suédois du siècle dernier.

Outre les croyants, on voit là quelques personnes du quartier, et surtout des femmes, venant assister à des conférences dont la morale très simple et très douce plaît à des âmes délicates.

Le grand Balzac a, d'ailleurs, longuement parlé de la doctrine de Swedenborg dans deux de ses romans intitulés *Séraphitus* et

Louis Lambert; et les swedenborgiens prétendent être beaucoup plus nombreux qu'ils ne le paraissent, parce que leur religion n'exigeant pas de culte extérieur, beaucoup d'adeptes la pratiquent en secret chez eux.

Peut-être est-ce exact, quoique notre temps soit peu contemplatif et que notre société, dans sa lutte pour la vie, ne manifeste pas des tendances purement éthérées.

Swedenborg, né en 1688, est venu au monde deux siècles trop tôt pour arracher à la science quelques-uns de ses mystères ; mais on peut dire qu'il fut un des premiers savants ayant l'intuition des phénomènes de l'électricité et du rôle joué sur notre planète par le fluide magnétique.

Dès 1734, il publiait un ouvrage sur les rapports de la géométrie et du magnétisme ; œuvre incomplète, où on ne trouve que les premiers balbutiements de la vérité, mais qui résultait d'études le conduisant du monde matériel au monde immatériel.

Peu après, il s'adonnait avec passion à l'anatomie pour « ouvrir, disait-il, les portes qui le séparaient de l'âme et arriver à la contempler. »

Bientôt, il entrait dans le mysticisme, avait des songes étranges, des hallucinations, et il en arrivait à ce point d'exaltation qu'à la fin de sa vie il affirmait avoir eu une double existence, l'une dans le monde naturel et l'autre dans le monde des esprits.

Un livre célèbre de lui, les *Arcanes célestes*, contient l'énumération des choses merveilleuses vues « dans le ciel des songes ».

Il décrivait les anges, leurs vêtements, leurs habitations, leur gouvernement, leurs discours et surtout leurs rapports avec l'humanité. En un mot, il prétendait avoir vécu en commerce avec eux.

* * *

Evidemment, dans les théories de Swedenborg il y avait un appel exagéré au merveilleux ; mais cependant on y trouve des idées qui n'ont aucun rapport avec la folie.

Ainsi l'illustre Suédois disait que l'homme possède non seulement des sens matériels, mais aussi des sens spirituels qui peuvent, à un moment donné, se manifester.

Cette doctrine se trouve contenue implicitement dans la plupart des religions ; et il y aurait une pensée consolante à croire, comme Swedenborg, qu'après la mort nous demeurons en possession de notre organisme actuel, mais perfectionné, purifié et approprié à une vie supérieure.

Le culte swedenborgien est des plus simples et a des rapports sensibles avec le protestantisme. Il consiste en allocutions et en chants de psaumes. Il y a même un baptême et un mariage.

Les adeptes de cette religion disent qu'ils sont un demi-million, répandus sur la surface du globe. Cela semble beaucoup au dessus de la réalité, car on en compte peut-être deux ou trois cents en France, et quelques milliers en Anglererre, ainsi qu'aux États-Unis.

Au fond, le swedenborgisme est une des formes primitives du spiritisme ; et on sait combien cette dernière croyance est répandue.......

JEAN FROLLO.

(*Le Petit Parisien*, 19 septembre 97)

Echos et Nouvelles

Nouvelle maison hantée

A BOUGEROT

Notre correspondant particulier de Chalon-sur-Saône nous écrit :

Le hameau de Bougerot, commune de Gergy, est depuis quelque temps le théâtre de phénomènes surnaturels qui attirent dans cette paisible localité un grand nombre de curieux. Désireux de me rendre compte par moi-même de l'exactitude des faits racontés, je me suis rendu chez M. Fernet, un forgeron dont le mobilier a commencé depuis trois jours une inexplicable contredanse.

Bougerot est un petit hameau tranquille, perdu dans la verdure, au milieu des champs de maïs, à mi-chemin entre Sassenay et Gergy.

La première maison que l'on trouve en y arrivant est celle de Fernet, maison basse, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, et placée entre cour et jardin. Devant la porte, des charrues, des roues en grand nombre attestent que le maître de céans est un travailleur.

J'entre, il est à sa forge.

M. Fernet est un petit homme qui marque quarante-cinq ans environ, à la figure intelligente et tranquille, pas du tout celle d'un mystificateur.

Il s'exprime facilement et est navré du bruit qui se fait autour de lui.

— Eh bien, monsieur Fernet, êtes-vous délivré des mauvaises farces qu'on vous fait depuis trois jours ?

— Ah ! que non pas, vous arrivez juste

au moment où ça continue. Je viens d'entendre un coup dans le grenier et mon lit vient de danser.

— Allons voir le lit.

Nous traversons une petite cuisine par laquelle il faut passer pour aller à la chambre à coucher. Là, en effet, le lit est en désordre. Ce matin, on a enlevé les draps, parce qu'ils ont été traînés sur le dallage et salis. Maintenant la paillasse est complètement enlevée des cadres du lit, elle se dresse sur champ au milieu de la pièce. Un quart d'heure avant mon arrivée, elle était encore en place.

Mais prenons les faits par le commencement. Les voici tels que M. Fernet nous les a lui-même rapportés :

La maison, sans étage, se compose de trois pièces communiquant entre elles sans couloir. On entre par la forge, on passe dans la cuisine où est un lit, celui de la bonne, et on arrive enfin à la chambre à coucher. Entre la cuisine et le jardin, est un petit débarras où M. Fernet met son vin.

C'est mercredi soir à trois heures que le sabbat a commencé. Le forgeron entend des coups répétés dans un placard placé dans sa cuisine à côté de la porte de sa chambre. Il ouvre le placard, rien. Il s'éloigne, le sabbat recommence. Craignant pour sa vaisselle, il sort une douzaine d'assiettes qu'il porte dans le petit débarras sur un rayonnage. A peine est-il sorti, que les douze assiettes sont précipitées à terre et sont réduites en miettes, en même temps que le placard hanté résonne d'un coup énorme comme un coup de massue.

Le soir venu, M. Fernet se couche. Tout est calme. Mais à onze heures du soir, nouveau coup assourdissant dans le placard. Puis plus rien. La bonne prend peur, des enfants qui sont là s'effraient aussi. M. Fernet se fait dresser un lit dans la cuisine, et jusqu'au jeudi matin rien ne se produit d'insolite.

Mais à la pointe du jour, les coups redoublent. Au même instant le lit de M. Fernet se soulève comme par enchantement. Le matelas supérieur portant les draps, le traversin et l'édredon, se transporte au milieu de la pièce, sur le carreau. En même temps des parapluies déposés dans un coin de l'appartement viennent d'eux-mêmes sur l'édredon ainsi qu'une paire de souliers d'enfant. De plus, une boîte en bois blanc peint en rouge, contenant des ouvrages féminins, fils, aiguilles, etc., est enlevée du rebord de la fenêtre et projetée si violemment à travers la pièce qu'elle en est déclouée.

Le forgeron, croyant toujours à une farce de mauvais plaisant, refit son lit six fois de suite dans la matinée. Six fois de suite, la couche fut projetée au milieu de la chambre. Ce pauvre lit en est tout décollé, les panneaux sont arrachés.

Dans la soirée de jeudi, les phénomènes se produisirent principalement dans la cuisine.

Une des deux chaises, surtout celle que M. Fernet appelle la « chaise du diable », manifeste des dispositions plus accentuées pour la danse. Elle refuse absolument de se tenir debout. C'est une chaise massive en bois et en paille fort ordinaire, qui paraît cependant bien conditionnée pour rester d'aplomb.

Eh bien, elle se renverse d'elle-même.

Le forgeron, pour la forcer à se tenir, l'appuie contre le mur. Malgré cela elle tombe par côté, ou en avant. Jeudi soir, la bonne était assise dessus, devant le fourneau, elle fut tout à coup renversée par une force invisible et la frayeur lui causa un évanouissement.

Quelques instants après, la bonne, qui était debout contre le fourneau, fut encore renversée par la même puissance invisible et se trouva mal de nouveau.

Deux assiettes et un bol, deux verres et quelques fourchettes, qui étaient placés sur la table de la cuisine, furent projetés à deux mètres contre le manteau de la cheminée et naturellement brisés. Des cuillers posées à côté ne furent pas touchées.

Samedi matin, le lit ne voulut pas rester en repos, et pendant l'après-midi, les voisins venus pour se rendre compte purent percevoir de nombreux coups, soit dans le placard, soit dans le grenier.

Le soir, M. Fernet ne retrouvait plus ses outils. Il finit par découvrir un marteau sur un rayon élevé au milieu d'autre ferraille, et les autres instruments juchés tout en haut de son soufflet de forge. Enfin, cinq minutes avant que nous entrions à la forge, coup retentissant dans le grenier, et valse de la paillasse, que nous trouvons dressée sur champ au milieu de la pièce. Désireux de voir le phénomène se reproduire, nous aidons le pauvre homme à remettre le lit en place.

La paillasse pèse au moins de 15 à 20 kilos. Les bois du lit sont rajustés.

— Attendez, nous dit le forgeron, vous n'en avez pas pour longtemps.

Hélas ! au bout d'une demi-heure, rien ! Comme il ne faut pas tenter le diable, nous avons repris la route de Chalon.

Comment expliquer ces phénomènes ?

La victime les attribue à la vengeance. Elle croit à une farce de mauvais plaisant, fort en physique ou électricité.

Dans le pays, on les met sur le compte du diable ! LOUIS FRESNE.

(*La Patrie*, 21 septembre 1897.)

* * *

Nous sommes heureux d'apprendre que notre F. E. C. LÉON DENIS va de nouveau se mettre en route pour propager partout, sur son passage, les doctrines spirites. L'éminent orateur est attendu à Lyon, où la Fédération spirite lui a demandé plusieurs conférences. Il y parlera, les 24 et 31 octobre, *à la Salle des Ambassadeurs*. De là, il passera dans l'Isère, le Gard, l'Hérault, toujours dans le même but, et il compte terminer sa tournée à Toulouse.

Mais il nous autorise à annoncer qu'il se met à la disposition des groupes du Midi pour des conférences *privées ou publiques*, à la condition que les chefs de groupes le préviendront à Tours (rue de l'Alma, 81), avant le 20 courant, jour de son départ.

Nos meilleurs vœux accompagneront l'apôtre du spiritisme dans sa nouvelle campagne en faveur de nos doctrines, dont cette fin de siècle a tant besoin.

* * *

Nous pouvons, si nous le voulons, observer toujours les plus mauvais côtés du caractère de notre prochain. Chacun a son point faible ; chacun a ses défauts. Mais si nous pouvons sur ces points défectueux fixer notre attention constante, il est aussi en notre pouvoir de remarquer les vertus et les qualités de ceux avec lesquels nous vivons ; de leur pardonner comme nous voulons qu'ils nous pardonnent ; de nous mettre, mentalement, à la place des autres, en nous demandant comment, dans ce cas, nous voudrions qu'on agisse envers nous.

Il est louable d'aimer tous ceux qui nous entourent ; en agissant ainsi, nous gagnerons toutes leurs sympathies ; la vie s'écoulera dans la joie, dans un bonheur continuel, au lieu d'être dans une perpétuelle souffrance ; la terre deviendra un paradis et nous serons dignes d'être appelés les disciples de Celui dont le nom est *Amour*.

(Traduit du *Light*, 21 août 1897.)

NÉCROLOGIE

Nous recevons la lettre suivante :

(Villeneuve-la-Comtesse (Charente-Inférieure) le 20 Septembre 1897.

Mon cher Confrère,

De Marseille on me charge de la triste mission de vous annoncer la désincarnation de notre frère Marius George, attein d'une fluxion de poitrine à laquelle il vient de succomber dans la nuit du 18 au 19.

Recevez, je vous prie, mon cher Confrère, pour vous et les vôtres, les meilleurs souvenirs de nous tous.

J. Cam. CHAIGNEAU.

Les opinions de Marius George différaient des nôtres sur plusieurs points importants : Dieu, pour lui, n'était qu'une hypothèse et il préférait ne pas y croire ; il ne croyait pas non plus, par conséquent, aux châtiments et aux récompenses que décerne ou inflige la Souveraine Justice. Il voulait l'homme libre, volant de ses propres ailes, trouvant en lui-même le secret de sa destinée et le but de ses efforts. Il oubliait la responsabilité humaine, qui ne peut avoir de sanction que dans l'autorité d'une justice au-dessus de l'homme ; il oubliait la loi de la destinée, qui nous oblige bien souvent à reconnaître une action en dehors de l'action humaine, une volonté s'imposant à la volonté de l'homme pour le diriger vers le bien à travers les épreuves de l'existence.

Mais, tel qu'il était, Marius George a droit au respect de tous. Ce fut un homme de cœur et de conviction : tous ses articles en témoignent, aussi bien ceux qui parurent autrefois dans *La vie Posthume*, que ceux plus récents, que publiait *l'Humanité Intégrale*, revue de notre excellent confrère Camille Chaigneau.

Il espérait que le spiritisme aiderait l'humanité à se débarrasser de ceux qui l'exploitent ou l'oppriment et il reliait la Terre aux mondes de l'espace par sa croyance inébranlable aux Esprits et à leurs manifestations.

Notre souvenir ému accompagne donc Marius George dans sa désincarnation et dans son retour à la vie spirituelle. Nous prions pour lui et nous l'aimons, sûrs qu'il nous visitera et qu'il voudra continuer son œuvre de propagande spirite, surtout auprès des souffrants de ce monde.

Nous serions heureux qu'il inclinât son Esprit devant la Souveraine Puissance et qu'il vînt nous dire un jour comment il comprend Dieu.

LA RÉDACTION.

Le Gérant : A. BOYER.

Imprimerie Lucien Duc, 35, rue Rousselet, Paris.